

# Les vierges folles avaient raison! : Propos recueillis par Gabriel de Montmollin

Autor(en): **Ricœur, Paul**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **56 (2006)**

Heft 4: **Paul Ricœur : perspectives romandes**

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-381732>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## LES VIERGES FOLLES AVAIENT RAISON !

Propos recueillis par Gabriel de Montmollin \*

PAUL RICŒUR

### Résumé

*Dans cet entretien, donné à Neuchâtel en automne 1986 à l'occasion de la remise du doctorat honoris causa en théologie, Paul Ricœur commente ses travaux sur la narration et développe leurs implications du point de vue de la lecture des récits bibliques.*

G. M. – La thèse qui traverse vos travaux sur le temps et le récit dit qu'«il n'y a de temps que raconté». Le temps n'a donc pas d'existence propre ?

P. R. – La thèse que vous rapportez, je l'ai prononcée effectivement. C'est l'hypothèse naïve de mon livre *Temps et Récit*<sup>1</sup>. Mais je la mets à l'épreuve et elle se transforme beaucoup. À la fin du livre, je fais une sorte d'autocritique où je dis, oui certes, nous ne connaissons le temps humain que quadrillé par notre activité narrative. Mais il y a un temps profond de la vie et du monde qui n'est pas maîtrisé par le récit. Je dirais qu'être dans le temps, c'est une situation beaucoup plus radicale que tout discours que je peux tenir sur le temps. Or le récit est un discours, donc il ne maîtrise jamais complètement le temps. Il le clarifie dans cette zone qui est celle de l'agir et du souffrir humain.

G. M. – Les récits bibliques éclairent-ils mieux que d'autres cette zone de l'agir et du souffrir ?

P. R. – Dans mes travaux, je suis très attentif à la différence entre le «poétique» universel et la spécificité chrétienne d'un kérygme déterminé qui est l'annonce du Christ ressuscité. Je ne voudrais pas mêler les genres. Mon travail sur le temps et le récit est un travail sur l'art universel de raconter. Après cela, il faut faire un travail tout à fait historique sur la manière dont fonctionne le narratif en milieu biblique. Et là, je me permets de faire deux remarques: d'abord, vous n'avez jamais dans la Bible des récits qui soient séparés de la louange, de la plainte, d'un

\* Cet entretien s'est déroulé à l'occasion du passage de Paul Ricœur à Neuchâtel en automne 1986 pour la remise du doctorat honoris causa en théologie dans le cadre du Dies academicus de l'Université. Il a paru dans *La Vie protestante*, 49<sup>e</sup> année, 1986, N° 44: 5 décembre 1986, p. 8. Dans la bibliographie de F. D. Vansina, ce texte est répertorié sous le numéro II.A.407.

<sup>1</sup> *Temps et récit*, t. I-III, Paris, Seuil, 1983-1985.

enseignement moral ou d'une prescription de la loi ; ensuite, le narratif est lié à la totalité des genres littéraires, il s'exprime dans les récits, les lois, les prophéties, les paroles de sagesse et les hymnes. Je ne dirais pas que la théologie est narrative, mais je dis qu'il n'y a pas de théologie sans narration.

G. M. – Aux États-Unis où vous enseignez, le fondamentalisme connaît un certain essor. Sa lecture à la lettre des textes bibliques n'abonde-t-elle pas dans le sens du retour au récit que vous proposez ?

P. R. – Non, le fondamentalisme ignore ce qu'est le narratif. Il prend le récit comme rapportant des événements qui auraient eu lieu précisément comme ils sont racontés. Ses théologiens disent que ça s'est passé tel que c'est écrit. Ils passent à côté de l'art narratif qui en lui-même est l'exploration de rapports humains très complexes. Prenons l'exemple de l'histoire de Joseph qui a donné lieu à un admirable développement littéraire chez Thomas Mann. Le problème n'est pas de savoir si il y a eu un Joseph qui a fait ceci ou cela, mais c'est de comprendre comment la façon de raconter l'histoire de Joseph nous apprend quelque chose sur les rapports humains.

G. M. – Est-il alors indifférent de chercher à savoir si les récits bibliques sont historiques ou fictifs ?

P. R. – Je crois qu'il faut avoir une réponse de cas en cas. Si vous prenez l'Ancien Testament, vous avez un noyau quasiment historiographique avec les histoires de David, où les exégètes ont montré leur très grande proximité avec l'art de décrire l'histoire d'Hérodote. Mais à côté de cela, vous avez un rassemblement de récits qui ont des rapports extrêmement variables avec ce que nous appelons l'Histoire. Les réponses que nous avons sur David ne sont pas les mêmes que celles que nous avons sur Abraham. Et à plus forte raison sur les personnages fabuleux comme Noé ou Adam qui va être une figure symbolique de l'ensemble de l'humanité. Se demander si Adam a existé à l'époque de Cro-Magnon est tout simplement stupide. Il n'est pas non plus important pour nous de savoir si il y a eu un nomade nommé Abraham. Ce qui est fondamental, c'est que cela se soit raconté. En le racontant, on produit un acte qui lui-même a une valeur. En regard d'elle, la première chose à faire, c'est de déterminer l'identité d'Israël qui, en racontant ces histoires-là, se constitue comme peuple.

G. M. – Raconter des histoires, c'est comprendre qui on est ?

P. R. – Comprendre, c'est élargir son imaginaire. C'est-à-dire aujourd'hui, s'ouvrir à d'autres mondes possibles que je rencontre chez les tragiques grecs, chez Shakespeare, dans les romans modernes, etc. J'aimerais que la prédication soit ouverte à l'imaginaire pour qu'on n'aille pas trop vite à la décision. Il faudrait corriger une certaine tradition protestante qui met trop vite l'importance sur la décision, la foi, la conversion. Jésus dans ses paraboles stimulait l'imagination de ses auditeurs. Il ouvrait un espace avec des historiettes paradoxales et prenait les gens au dépourvu avec plein d'éléments saugrenus. Prenez le cas de la parabole des vierges sages et des vierges folles. On donne toujours tort aux vierges folles<sup>2</sup>. Or, ce sont elles

<sup>2</sup> Cf. Matthieu 25,1-13.

qui appliquent les conseils du sermon sur la montagne de ne pas s'occuper du lendemain. Une fois de plus, on donne tort à la cigale et raison à la fourmi. Soyons des cigales, ouvrons notre espace imaginaire, et après cela, prenons des décisions éthiques.

G. M. – Raconter des histoires avant de décider ?

P. R. – Non, pas avant, mais pour décider. La capacité de changer son angle de vision, nous la recevons de l'imaginaire.

